

P. MÉRIMÉE

COLOMBA

adaptation de

Pierre de BEAUMONT

dessins de

Claudine MARECHAL

P. MÉRIMÉE

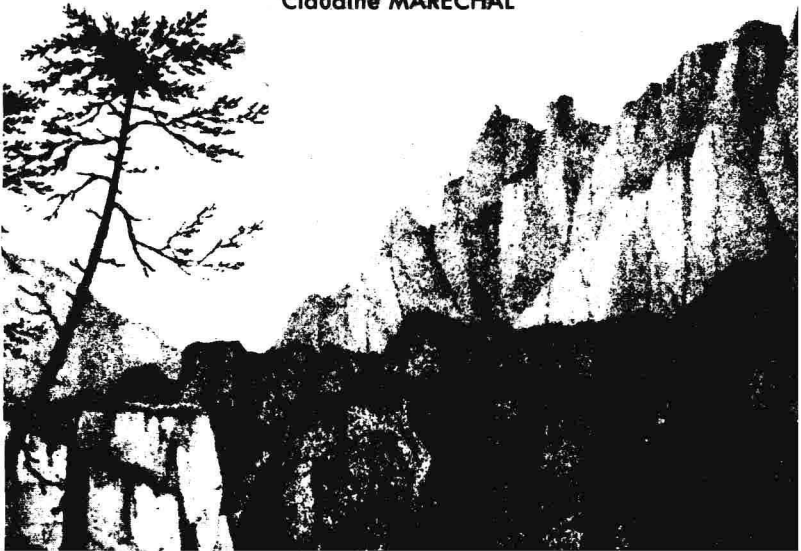
COLOMBA

adaptation de

Pierre de BEAUMONT

dessins de

Claudine MARECHAL



ISBN 2.218-01395.9

© Hatier - Paris 1967.

Vente exclusive hors de France

Dans la collection
LE FRANÇAIS UNIVERSEL
ouvrages classés par ordre de difficulté

1^{re} série : moins de 1 200 mots

	ALI BABA ET LES QUARANTE VOLEURS
A. Dumas	LA TULIPE NOIRE
F. Cooper	LE TUEUR DE DAIMS
A. Dumas	LE COMTE DE MONTE CRISTO
G. Sand	LA PETITE FADETTE
Th. Gautier	LE CAPITAINE FRACASSE
A. Lesage	GIL BLAS DE SANTILLANE
P. Mérimée	COLOMBA
R. L. Stevenson	L'ILE AU TRÉSOR

2^e série : moins de 1 600 mots

V. Hugo	QUATRE-VINGT-TREIZE
V. Hugo	QUATRE-VINGT-TREIZE II LA TOURGUE
E. About	L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE
Th. Gautier	LE ROMAN DE LA MOMIE
E. Sue	LES MYSTÈRES DE PARIS

3^e série : moins de 2 000 mots

A. de Lamartine	GRAZIELLA
P. Mérimée	CARMEN
H. de Balzac	EUGÉNIE GRANDET
G. Flaubert	SALAMMBO

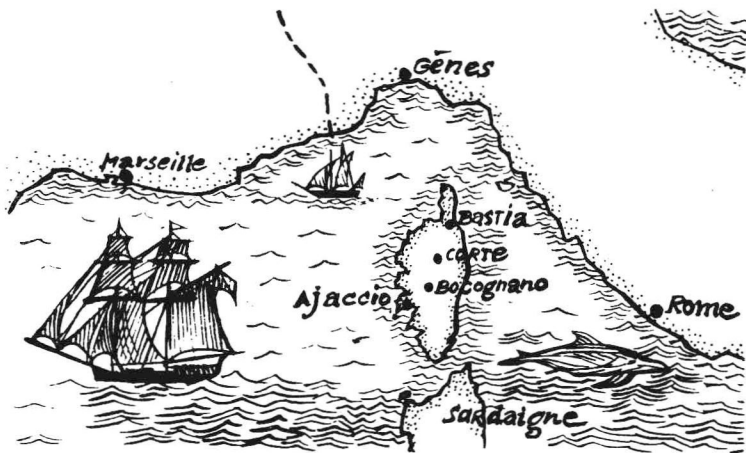
4^e série : moins de 3 000 mots

Voltaire	CANDIDE
Stendhal	LE ROUGE ET LE NOIR
V. Hugo	NOTRE-DAME DE PARIS

COLOMBA a été adapté en 1 200 mots



HATIER



PREFACE

L'histoire se passe en Corse, une île de la mer Méditerranée, à cent cinquante kilomètres au sud-est de la France, à deux cents kilomètres à l'ouest de l'Italie.

La Corse est un pays pauvre. Partout, la pierre sort du sol. Des forêts de petits arbres couvrent de hautes montagnes. On appelle ces bois des maquis.

Dans ce maquis vivent des animaux sauvages : sangliers, perdrix,* éperviers* ; des chèvres aussi avec ceux qui les gardent (les gardiens, les bergers) et « les bandits ».*

*Les astérisques * indiquent les mots expliqués à la fin du livre.*

Pendant près de deux mille ans, l'île a été occupée par des Italiens que les Corses ont presque toujours essayé de chasser de chez eux. Elle a été achetée par la France aux habitants de Gênes, en 1768.

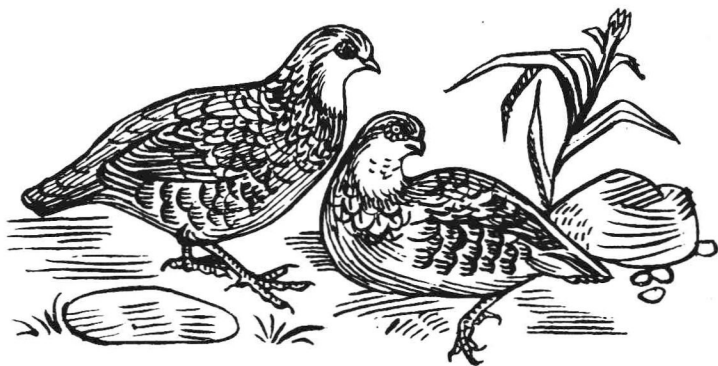
Napoléon Bonaparte est né à Ajaccio en 1769. Il est devenu en 1799 le chef de la France. En 1804, il a été nommé empereur. On l'appelle : l'empereur Napoléon I^{er}.

Les rois d'Europe ont été battus, vaincus par le gouvernement de la République Française pendant plus de vingt ans. Mais, en 1815, Napoléon est vaincu, à son tour, à Waterloo, par une armée anglaise et une armée allemande réunies. Un roi, Louis XVIII, prend sa place et gouverne la France. Les officiers de Napoléon doivent quitter l'armée et rentrer chez eux. On dit qu'ils sont mis en demi-solde. Orso della Rebbia est un de ces « demi-solde ». Il reçoit seulement chaque mois une très petite somme d'argent.

En 1818-1819, le moment où se passe l'histoire de « Colomba », la Corse est française depuis une cinquantaine d'années seulement. C'est un département français. Un préfet l'administre. Pour faire la police, il a sous ses ordres des gendarmes.

☞ Dans les premiers jours du mois d'octobre 1819, le colonel* Sir Thomas Nevil, riche officier* de l'armée anglaise, descend avec sa fille à l'hôtel Beauvau, à Marseille. Ils reviennent tous deux d'un voyage en Italie.

Le colonel Nevil, depuis la mort de sa femme, fait tout ce que veut sa fille, Miss Lydia, et, pour lui, l'Italie a le tort de l'avoir ennuyée. C'est donc le plus ennuyeux pays du monde. Il est sûr aussi que la chasse n'est pas intéressante dans ce pays-là. N'a-t-il pas dû faire quarante kilomètres au grand soleil dans la campagne de Rome pour tuer quelques maigres perdrix.



Le lendemain de son arrivée à Marseille, le colonel reçoit à dîner le capitaine* Ellis, un de ses anciens officiers, qui vient de passer six semaines en Corse.

A la fin du repas, les deux hommes restent seuls devant des bouteilles de vin et parlent chasse. Le colonel apprend qu'il n'y a pas de pays où elle soit plus belle qu'en Corse. « On y voit beaucoup de sangliers*, dit le capitaine Ellis et il ne faut pas les prendre pour des cochons, qui leur ressemblent d'une façon étonnante ; car*, en tuant des cochons, on a des ennuis avec leurs gardiens. Ces hommes sortent des maigres bois qu'ils nomment maquis*, armés de fusils* et de couteaux, se font payer leurs bêtes et se moquent de vous... Il y a bien d'autres animaux à chasser que les sangliers. Si vous aimez chasser, allez en Corse, colonel ; là, vous pouvez tuer tous les animaux possibles, de l'oiseau jusqu'à l'homme. »

A l'heure du thé, le capitaine intéresse Miss Lydia par une histoire corse. Il lui parle des montagnes sauvages, du courage des habitants et de leur façon de recevoir les étrangers. Enfin, il lui montre un joli petit couteau :

— C'est un poignard* corse, dit-il. Un bandit* me l'a donné. Il est entré dans le corps de quatre de ses ennemis. Il est à vous, si vous osez y toucher.

Miss Lydia le passe dans sa ceinture, le met sur sa table de nuit, le soir, et le prend plusieurs fois dans sa main avant de s'endormir. De son côté, le colonel rêve qu'il tue de nombreux sangliers.

— Ellis raconte qu'il y a une chasse étonnante en Corse, dit le colonel, le lendemain, en déjeunant avec sa fille. Si ce n'était pas si loin, j'aimerais y passer deux semaines.

— Eh bien, répond Miss Lydia, pourquoi n'irions-nous pas là-bas ? Pendant que vous chasserez, je dessinerai : le capitaine Ellis m'a parlé d'une colline où Bonaparte* allait étudier quand il était enfant...

C'est peut-être la première fois que Miss Lydia est du même avis que son père. Heureux, le colonel a quand même le bon sens de parler de la sauvagerie du pays et de la difficulté* pour une femme d'y voyager : sa fille ne craint rien ; elle aime par-dessus tout voyager à cheval ; elle est heureuse à l'idée de coucher en plein air ; elle a réponse à tout et quel bonheur, de retour à Londres, de montrer ses dessins : « Pourquoi donc, ma chère, ne nous faites-vous pas voir celui-là ? — Oh ! ce n'est rien : un bandit corse qui nous a conduits à la chasse. — Comment ! vous avez été en Corse ?... »

On cherche tout de suite un bateau. Le soir même, un voilier* qui va à Ajaccio est trouvé. Il y a deux chambres. On achète des provisions. Le patron dit que son cuisinier est bon et qu'il sait faire la meilleure soupe de poissons de Marseille et de Corse. Il promet que mademoiselle sera très confortablement installée, qu'elle aura bon vent, belle mer.

A la demande de la jeune fille, il n'emmènera personne d'autre.

Le jour du départ, en attendant que le vent du soir se lève, le colonel se promène avec sa fille sur le quai. Le patron vient lui dire qu'il aimerait emmener un de ses parents, un petit cousin de la sœur de la femme de son fils aîné !

— C'est, dit-il, un officier de la garde* à pied de Napoléon* qui serait déjà colonel si l'Empereur était encore là.

— C'est un militaire*, dit le colonel... et il est sur le point de dire oui quand Miss Lydia s'écrie* en anglais :

— Ce n'est pas un officier de cavalerie* (son père l'était). C'est donc peut-être un homme mal élevé, qui aura le mal de mer et qui nous ennuiera pendant le voyage.

Le patron ne comprend pas un mot d'anglais, mais au mouvement de la jolie bouche de Miss Lydia, il se rend compte qu'elle refuse. Il commence alors à dire tout le bien qu'il pense de son parent :

— Il est d'une famille de caporaux*, ajoutet-il. Il ne gênera personne. Je le mettrai dans un coin. Personne ne le verra.

Le colonel et Miss Nevil trouvent bizarre qu'il

y ait en Corse des familles où l'on soit ainsi de petits sous-officiers de père en fils... et ils pensent que ce caporal de la garde à pied est un pauvre garçon. Cependant, il aurait fallu parler à un officier, mais on n'a pas à se gêner avec un caporal.

— Votre parent a-t-il le mal de mer ? demande Miss Nevil, d'une voix sèche.

— Jamais, mademoiselle. Il a le cœur solide sur mer comme sur terre.

— Eh bien, vous pouvez l'emmenner, dit-elle.

— Vous pouvez l'emmenner, répète le colonel, et ils continuent leur promenade.

Vers cinq heures du soir, le patron du voilier, le capitaine Matei, vient les chercher pour monter à bord. Sur le port, près de la barque* du capitaine, ils trouvent un grand jeune homme, bien habillé, à la peau brune, ayant tout à fait l'air d'un militaire.

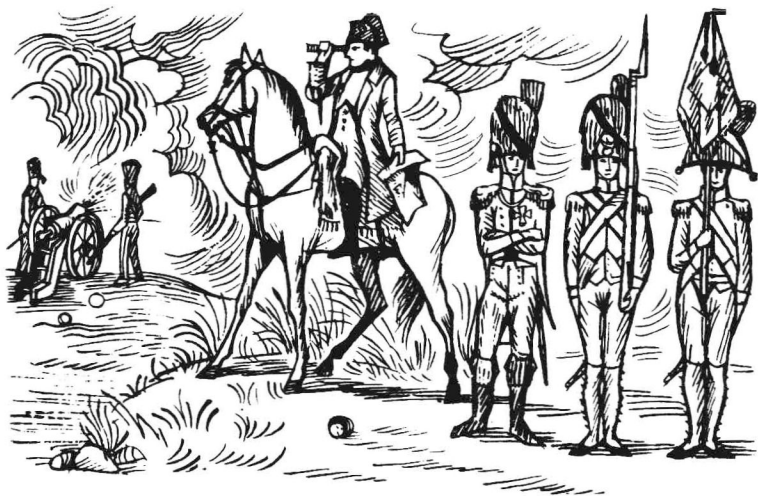
Le jeune homme enlève son chapeau en voyant le colonel et le remercie du service qu'il lui rend :

— Content de vous être utile, mon garçon, dit le colonel en lui faisant un petit signe de tête.

Et il entre dans la barque.

— Il n'est pas très poli, votre Anglais, dit tout bas en italien le jeune homme au patron du voilier.

Celui-ci place un doigt sous son œil gauche et abaisse* les coins de sa bouche. Pour un Corse, cela veut dire que l'Anglais comprend l'italien et que c'est un homme bizarre*. Le jeune homme sourit légèrement, touche son front en réponse au signe de Matei ; puis il s'assoit auprès du



patron, et regarde avec beaucoup d'attention, mais poliment, la jeune fille qui voyage avec lui.

— Ils sont bien, ces soldats français, dit en anglais le colonel à sa fille ; aussi, en fait-on facilement des officiers.

Puis, s'adressant en français au jeune homme :

— Dites-moi, mon bon ami, dans quel régiment* avez-vous servi ?

Le bon ami pousse légèrement du bras le patron du voilier et fait un effort pour ne pas sourire. Puis, il répond qu'il a été dans la garde à pied de l'empereur Napoléon et qu'il vient de servir au 7^e régiment.

— Est-ce que vous avez été à Waterloo ? Vous êtes bien jeune.

— J'y étais.

— Ah ! Ah ! Alors, vous avez beaucoup appris.

Le jeune Corse se mord les lèvres.

— Papa, dit Miss Lydia en anglais, demandez-lui donc si les Corses aiment beaucoup leur Napoléon ?

Le jeune homme répond tout de suite en assez bon anglais :

— Les Corses l'aiment peut-être moins que les Français, et ma famille a été, autrefois, l'ennemie de la sienne*. Mais moi, je l'aime et je l'admire.

— Vous parlez anglais ! s'écrie le colonel.

— Fort mal, comme vous pouvez vous en apercevoir.

Miss Lydia se met à rire en pensant que le jeune homme ose dire qu'une famille de caporaux a pu être l'ennemie de celle d'un empereur. « Il ne faudra pas que j'oublie de raconter cela à mes amies », pense-t-elle.

— Peut-être avez-vous été prisonnier* en Angleterre ? demande le colonel.

— Non, mon colonel, j'ai appris l'anglais en France, tout jeune, d'un prisonnier de votre pays

Puis, il dit à Miss Nevil :

— Matei m'a dit que vous reveniez d'Italie. Vous parlez sans doute très bien l'italien et vous ne comprendrez pas le corse qui est du mauvais italien.

— Ma fille le comprendra certainement, répond le colonel. Elle apprend toutes les langues sans effort. Ce n'est pas comme moi.

— Mademoiselle, comprendrait-elle, par exem-

ple, ce début d'une chanson corse. C'est un jeune homme qui dit à une jeune fille (et le jeune homme dit en corse) : « Si j'entrais chez Dieu et si je ne t'y trouvais pas, je sortirais ».

Miss Lydia répond en italien en rougissant :

— J'ai compris.

— Vous retournez dans votre pays en congé ? demande le colonel.

— Non, mon colonel. Ils m'ont mis en demi-solde parce que j'ai été à Waterloo et parce que je suis Corse. Je retourne chez moi sans espoir et sans argent, comme dit une de nos chansons.

Le colonel met la main à sa poche, tourne entre ses doigts une pièce d'or et cherche ce qu'il faudrait dire en la mettant dans la main de son ennemi malheureux.

— Moi aussi, dit-il gaiement, on m'a mis en demi-solde ; mais vous... avec votre demi-solde, vous n'avez pas de quoi vous acheter du tabac. Tenez, caporal.

Et il essaie de faire entrer la pièce d'or dans la main fermée du jeune homme.

Le jeune Corse rougit, se lève, se mord les lèvres et paraît prêt à se mettre en colère, quand tout à coup il rit. Le colonel reste, sa pièce à la main, tout étonné.

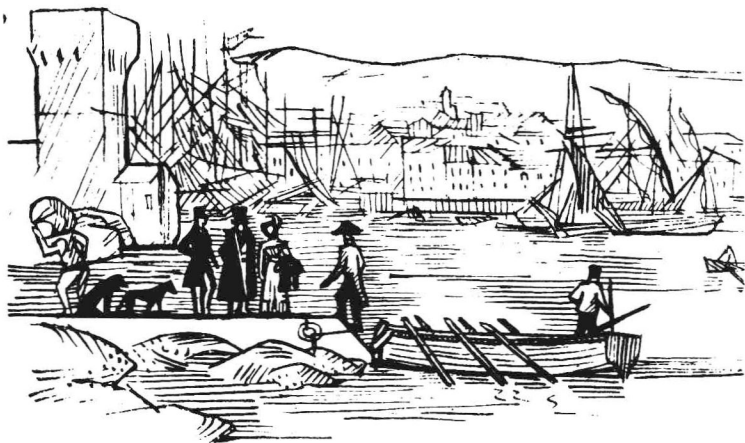
— Colonel, dit le jeune homme redevenu sérieux, permettez-moi de vous donner deux avis : le premier, c'est de ne jamais offrir de l'argent à des Corses, car certains seraient assez impolis* pour vous le jeter à la tête ; le deuxième, c'est de ne pas appeler caporal quelqu'un qui, comme moi, est lieutenant. La différence n'est

pas très grande, mais...

— Lieutenant, s'écrie Sir Thomas, lieutenant ! mais le patron m'a dit que vous étiez caporal ainsi que tous les membres de votre famille.

A ces mots, le jeune homme se laisse aller en arrière et se met à rire avec tant de gentillesse* que le patron et ses deux matelots rient à leur tour.

— Excusez-moi, colonel, dit enfin le jeune homme ; je comprends, maintenant ! Oui, vers l'an 1100, un della Rebbia est devenu le chef d'un de ces villages de haute montagne qui voulait chasser les Italiens de chez eux. Comme d'autres chefs de village, on l'a nommé « caporal »... et il y a encore plusieurs familles de « caporaux » en Corse.



— Excusez - moi ! Excusez - moi mille fois !
s'écrie le colonel...

Et il lui tend la main. Le jeune Corse la prend et dit :

— Colonel, je vous excuse. Toute la faute vient de mon ami Matei qui m'a si mal présenté : je m'appelle Orso della Rebbia, lieutenant en demi-solde et, si vous venez en Corse pour chasser, comme je le pense en voyant ces deux beaux chiens et vos armes, je serai très heureux de vous emmener dans nos maquis et dans nos montagnes... si je ne les ai pas oubliés.

A ce moment, la barque touche le voilier. Le lieutenant tend la main à Miss Lydia, puis aide le colonel à monter sur le pont. Là, le colonel, toujours ennuyé d'avoir pris pour un caporal un homme d'une famille connue depuis l'an 1100, oublie pour une fois de demander l'avis de sa fille et il invite* le jeune homme à dîner.

— Lieutenant della Rebbia, dit le colonel en le saluant à la manière* anglaise, un verre de vin à la main, j'ai vu en Espagne beaucoup de Corses : c'étaient de très bons soldats.

— Oui, beaucoup sont restés en Espagne, dit le jeune lieutenant, d'un air sérieux.

— Je n'oublierai jamais un régiment à Vittoria et j'ai des raisons pour cela, continue le colonel en se frottant la poitrine. Toute la journée, ils nous avaient tué des hommes et des chevaux, Le soir, nous espérions bien les écraser en plaine. Impossible ! Au milieu d'eux, à côté de leur drapeau, un officier monté sur un petit cheval noir fume comme s'il était au café.